

NOTE DE L'AUTEURE

Aujourd'hui, je vous présente *Le Cercle des couturières*, quatre générations de femmes nées à quatre époques différentes du vingtième siècle, dont les vies contiennent l'histoire de milliers de personnes réelles. Cachées entre ces pages, vous trouverez des expériences qui sont si vraies et proches de nous qu'elles résonnent dans notre cœur et dans notre mémoire comme si c'étaient les nôtres.

Une Singer, identique ou similaire à celle avec laquelle nos mères et nos grands-mères ont cousu pendant des heures et des heures, tisse leurs histoires. Cette vieille machine à coudre se transmet de l'une à l'autre, accompagnée des blessures et des réussites de chacune de ses propriétaires. L'instrument se trouvait dans tous les foyers et conserve aujourd'hui la magie du souvenir, car il suffit de le regarder pour entendre distinctement le cliquetis inlassable de la pédale et redevenir les petits enfants que nous étions, avec ces robes en nid d'abeille ou ces pantalons courts qui laissaient apparaître nos genoux pleins d'égratignures.

Nous ne vivons pas seulement nos vies, mais nous héritons des victoires et des défaites de nos parents, qui les ont eux-mêmes héritées des leurs. Nous les faisons nôtres, sans nous en rendre compte, et, après avoir livré nos propres batailles, nous transmettons le résultat à la génération suivante. Alors quand, comme les protagonistes de ce roman, nous voyons nos enfants, nos petits-enfants et

nos arrière-petits-enfants surmonter ce que nous n'avons pas pu, nous savons que rien n'a été vain, que ce que nous avons vécu s'additionne, que nous sommes tous unis et que ce que nous laissons derrière nous est aussi important que ce que nous emportons.

J'espère qu'avec ces femmes, vous revivrez votre histoire, celle des vôtres, et qu'ensemble, nous rendrons leur héritage inoubliable.

Ana Lena

ANA, 2019

Le premier souvenir de la vieille Singer qui me vient à l'esprit remonte au jour de la mort de Franco. Je me levai plus tôt que d'habitude à cause de l'agitation qui régnait dans notre petit appartement de la banlieue d'Oviedo, mais je n'allai pas à l'école. Mon père ne partit pas travailler non plus. Je le vois encore clairement dans ma mémoire, en train de fumer un cigare devant la télévision. Il s'était versé un verre de cognac, comme celui qu'il avait l'habitude de boire le dimanche après le dîner. La radio était allumée dans la pièce de couture, où je me trouvais avec ma mère et ma grand-mère Aurora. Nous étions seules, toutes les trois, parce que les apprenties couturières ne s'étaient pas présentées ce jour-là.

Ma mère était nerveuse et de mauvaise humeur.

— Cet homme va nous attirer des ennuis. Comment peut-on avoir une idée pareille ? Les cigares puent tellement, l'entendis-je dire par-dessus le cliquetis doux et rythmé de la machine à coudre de ma grand-mère, qui devait rendre les voisins fous.

Elles avaient quatre robes à livrer pour un mariage huppé qui aurait lieu à l'hôtel Reconquista, véritable icône de l'élégance à Oviedo puisqu'il s'agissait du seul palace cinq étoiles de la ville. En plein mois de décembre.

Le père de la future mariée était atteint d'un cancer et ils craignaient qu'il ne puisse pas être présent s'ils attendaient l'été. Le premier essayage avait été convenu pour quatre jours plus tard.

— Si Franco est vraiment mort, comment vont-ils pouvoir célébrer le mariage le mois prochain ? murmura ma mère à mi-voix tout en brodant une ceinture en tulle sur la robe de la demoiselle d'honneur.

Ma grand-mère continuait d'appuyer sur la pédale de la Singer, qui devait avoir près d'un siècle à l'époque. La Singer, pas ma grand-mère, qui n'en avait qu'un demi.

Pendant ce temps, assise sur le plancher en bois qui craquait au moindre mouvement, ignorant tout de l'émoi qui touchait le pays, je me débattais avec du fil et une aiguille, essayant de faire des points réguliers dans un morceau de toile de jute. Le dé à coudre pour enfant que ma mère m'obligeait à mettre m'ennuyait. Je l'enlevais toujours lorsqu'elle avait le dos tourné, mais ce matin-là, je ne l'entendis pas prononcer les mots magiques qui avaient le pouvoir de remettre le petit cylindre métallique en nid d'abeille sur mon majeur : « Couturière sans dé, coud peu et coud mal. »

À dix heures, la machine à coudre se tut, ma grand-mère regarda la radio et ma mère ferma les yeux pour écouter Arias Navarro, qui, la voix entrecoupée, confirma la nouvelle du décès du Caudillo. Cinq minutes s'écoulèrent, mais elles me semblèrent durer des heures, alors que je restais là, assise par terre, le cœur battant et les yeux rivés sur les visages de mes ancêtres. Ma mère immobile, presque paralysée, ma grand-mère inexpressive. Quand l'homme à la radio eut terminé de parler, ma mère ouvrit les yeux et je me dirigeai vers elle pour qu'elle me prenne dans ses bras. J'avais besoin de sentir que tout allait bien, mais elle me repoussa.

— Le mariage ne va pas avoir lieu, dit-elle en sortant de la pièce, comme si je m'en souciais.

Ma grand-mère se remit alors à coudre et le son cadencé et constant de la Singer redevint le bruit de fond chez moi, comme tous les jours.

Quarante-quatre ans plus tard, la nouvelle de l'exhumation de la dépouille du dictateur et de son transfert au cimetière du Pardo raviva ce souvenir. La vieille machine à coudre ornait depuis des années un coin de mon salon de près de quatre-vingts mètres carrés, silencieuse et recroquevillée, comme si elle regrettait les petits espaces qu'elle avait habités par le passé. Mes ancêtres n'avaient pas connu l'abondance. Le grand triomphe de ma mère fut de me voir mariée à Carlos, si cultivé, chef d'entreprise, et surtout, très riche. Ma maison à La Finca de Madrid, qui ne fut jamais vraiment la mienne mais celle de Carlos, fut pour elle un symbole de réussite, sa mission de vie accomplie. De mon côté, je me sentais toujours plus petite là-bas, jour après jour, comme la Singer dans son coin. Et après des années à nous rendre de plus en plus invisibles, il ne resta plus de place dans cette immense demeure pour aucune de nous deux.

AURORA, 1938

Frutos, Juan Fructuoso Cangas selon son acte de baptême, avait beau être une véritable fureur sexuelle, cela ne suffit pas pour que sa femme conçoive plus d'un enfant. Qui ne fut même pas un garçon. Condamné à n'avoir d'autre descendance qu'Aurora, Frutos ne relâcha pas ses efforts pour disséminer la semence Cangas parmi les prostituées de la région minière des Asturies. La moitié de son salaire journalier était destinée à Olvido, sa femme, pour payer les dépenses du ménage, un quart était réservé pour les « au cas où » et le dernier quart aux vins et aux prostituées. Les réserves « au cas où » s'addi-

tionnaient rarement, car les imprévus, bien plus prévisibles que le pensait Frutos, se succédaient mois après mois. Néanmoins, grâce aux revenus supplémentaires que son épouse et sa fille apportaient au ménage avec leur aiguille et leur dé, les comptes de la famille survécurent pendant de nombreuses années, même les plus difficiles, jusqu'à ce qu'Aurora atteigne l'âge de seize ans.

C'est alors qu'un matin de l'été 1938, tandis que les bombes tombaient sur le port et les civils de Gijón, dans le puits Santa Barbara de Turón, un bout de roche se détacha et tomba sur le dos de Frutos, lui cassant une vertèbre et plusieurs côtes. Par miracle d'un dieu miséricordieux, sa moelle épinière en sortit intacte, même après le sauvetage, mais Frutos se retrouva cloué au lit, incapable de travailler, souffrant et sans revenus. Grâce à la solidarité de la mine, un travail était offert aux fils des blessés et des défunts. Les familles des mineurs ne devaient pas connaître la faim : ni aujourd'hui, pour celui qui aurait été la victime du sacrifice que la mine exigeait de manière récurrente et aléatoire ; ni demain, pour celui qui aurait la malchance de voir le malheur s'acharner sur lui. Ce qui était peu courant, c'était que le sacrifié n'ait pas de fils ou de frère pour le remplacer.

Ainsi, par une journée chaude d'août, en pleine guerre civile, Aurora intégra la mine comme pelleteuse à l'extérieur du puits, où elle chargeait à l'aide d'une grande et lourde pelle les wagons de charbon qui transportaient le minerai extrait jusqu'au lavoir de La Cuadriella.

Pendant la guerre, les mines regorgeaient de femmes, appelées les charbonnières : le front laissait nombre de veuves et orphelins. Comme la loi leur interdisait d'entrer dans la mine, elles devaient se contenter des tâches mal rémunérées à l'extérieur du puits, soit en chargeant les wagons avec la matière première extraite, soit en transportant de lourds seaux d'eau toute la journée, ou à l'intérieur

du lavoir, à respirer le charbon qu'elles triaient en séparant les morceaux du précieux minerai des autres restes inutiles.

Aurora avait entendu dire que des femmes, dont le mari ou le père était parti au front, travaillaient à l'intérieur de la mine, mais elle fut tout de même surprise de les voir entrer, à la vue de tous, dans les cages qui les transportaient à des dizaines de mètres sous terre. Bien que la loi ne les considère pas comme aptes à descendre dans les tunnels, les charbonnières de l'intérieur, engagées comme pelleteuses, nettoyeuses, porteuses d'eau ou gardes-barrière, ramassaient en réalité le charbon des galeries comme le faisaient avant elles les hommes, enrôlés par les armées des deux camps pour mourir ou pour tuer, laissant derrière eux des familles entières à la merci de la famine et de la maladie.

À la vue des gestes déterminés de ces femmes, qui ne pouvaient cacher leur inquiétude quant à ce qu'il adviendrait de leurs enfants si elles ne ressortaient plus jamais de ces tunnels mortels, Aurora fut saisie d'effroi. À cet instant, elle comprit que si peu de choses les séparaient, elle et toutes les autres, de ce futur qui pourrait être le leur. Une balle, une bombe, un accident. En une seconde, la vie changeait, rarement pour le mieux. Elles en étaient la preuve, tout comme ces charbonnières, entassées quelques mètres plus loin dans la cage qui descendait.

Aurora n'avait pas besoin de descendre dans la mine pour savoir ce qu'était le travail dur. La pelle, lourde comme la lance d'armure médiévale qui figurait dans l'un des rares livres qu'elle avait chez elle, eut raison de ses mains ainsi que des muscles de ses jambes et de son dos avant la fin de la première heure de travail. Elle ne se pensait pas capable de continuer, mais elle le fit jusqu'à ce que, à la fin de son service, elle puisse enfin reposer ses mains ensanglantées. Le jour suivant, munie de bandages et de gants de Frutos que sa mère avait adaptés à sa taille pendant la nuit, elle

reprit la tâche éreintante de pelleter le charbon dans les wagons.

Cela ne faisait pas plus de deux heures qu'elle travaillait lorsqu'une collègue l'avertit :

— Ferme ta blouse. Don Ceferino est ici aujourd'hui. Il se promène depuis un moment et te regarde chaque fois qu'il passe. Comme un renard qui guette le poulailler.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? questionna Aurora, assez maligne pour ne pas regarder en direction de don Ceferino, le contremaître, chargé, entre autres, de la sécurité des mineurs.

— Fais attention. Ce type n'est pas dans son bureau aujourd'hui, et quand l'ours sort de sa tanière, il cherche une proie, précisa sa collègue.

Aurora referma sa blouse et continua à travailler en silence. Ce jour-là, elle aperçut plus d'une fois don Ceferino rôder dans la zone des pelleteuses, mais elle fit semblant de ne pas remarquer sa présence. Elle chargea le charbon, le corps moulu, les mains soulagées par ses gants et le cœur faisant un bond chaque fois que le prédateur s'approchait.

Quand la journée fut enfin terminée, Aurora prit le chemin du retour, couverte de poussière noire et trempée de sueur. Deux kilomètres et demi qu'elle parcourut seule, à l'écart du groupe de femmes qui, toutes aussi fatiguées et endolories, n'avaient pas plus envie de bavarder qu'elle. Elle avait besoin de réfléchir pour trouver un moyen de se libérer de la punition injuste que la vie lui avait infligée après l'accident de son père. Elle regarda les montagnes qui entouraient la vallée, immenses et denses, d'un vert sombre presque noir ; elles brillaient dans la clarté orangée du coucher de soleil, émettant de petits reflets colorés dus à l'effet de la lumière sur la poussière de charbon. Qu'elles étaient belles de l'extérieur ! Autant qu'elles étaient laides et perfides de l'intérieur. Comme elle, pensa-t-elle. Un joli visage, avec un beau corps à la Ginger Rogers, mais le sentiment permanent

d'être sale à l'intérieur, comme si quelque chose pourrissait en elle chaque fois que son père se faufilait dans sa chambre la nuit. Cette réflexion lui donna l'idée qui pourrait lui épargner les mois, voire les années qui l'attendaient à pelleter du charbon et qui viendraient à bout de la beauté que Dieu lui avait offerte si l'état du dos de son père ne s'améliorait pas.

Aussitôt rentrée chez elle, Aurora se rendit directement dans la chambre où Frutos somnolait, transpirant à cause de la chaleur de l'été et des calmants prescrits par don Fabian, le médecin du village.

— Comment allez-vous, père ? demanda-t-elle en approchant son visage de l'oreille de Frutos.

Il ouvrit les yeux et sourit à sa fille, sa douce et voluptueuse Aurora, qui depuis le lendemain de sa naissance ne lui apportait que de la joie. Il n'avait pas été heureux dès qu'il l'avait vue, car Frutos voulait que son premier-né soit un garçon, sans se douter des avantages qu'une fille lui apporterait quelques années plus tard.

— Comment s'est passée cette deuxième journée ? Mieux avec les gants ? questionna-t-il.

— Mieux, père, mieux, mais je suis éreintée.

— Tu t'y habitueras. Ce n'est qu'une question de temps pour que tes muscles s'endurcissent, répondit-il, compatissant à la souffrance de sa fille. Cela ne durera pas longtemps, je te le promets. Le médecin dit que d'ici quelques mois je pourrai bouger, et si je ne peux pas travailler comme piqueur, je ferai autre chose, mais je ramènerai à nouveau de l'argent à la famille.

— Bien sûr, père, il en sera ainsi. Mais en attendant, j'ai entendu dire qu'au lavoir, les trieuses gagnent six pesetas par jour, presque deux fois plus que moi, et que le travail n'est pas si dur.

— Oh, Aurora, sois reconnaissante de ce que tu as. Les trieuses ne sont pas mieux loties que toi. Le lavoir est un

nuage d'humidité, on n'y voit presque rien et on a du mal à respirer là-dedans.

— Mais elles sont mieux payées et sont à l'abri. Ou alors comme garde-barrière ou téléphoniste ou même comme nettoyeuse. Tout sauf transporter le charbon.

Le visage de Frutos se tordit.

— Ces femmes dont tu parles sont des veuves de mineurs, et elles obtiennent ces emplois après des années de travail comme pelleteuses ou dans les lavoirs. Toi, tu as un père et tu vas te marier, ce n'est que temporaire. Ils ne vont pas t'offrir un poste de téléphoniste, c'est certain.

— Mais si j'en obtenais un, ce serait très bien, vous ne croyez pas ? Si nous connaissions quelqu'un d'influent...

— Ne te fais pas d'illusions. L'influence de ton père s'arrête à faire de toi une pelleteuse, comme n'importe quel autre mineur.

— Et celle de don Ceferino ?

Frutos, qui avait déjà entendu des rumeurs selon lesquelles le contremaître, probablement le plus compétent que le puits ait jamais connu, négociait avec les femmes des emplois contre des faveurs, comprit alors l'idée de sa fille et une vague de colère lui brûla les entrailles. Il tenta de se retourner dans son lit, mais le corset qui l'immobilisait pour maintenir ses vertèbres et ses côtes dans la bonne position pour se souder sans causer plus de dommages que ce qu'il avait déjà subi l'en empêcha.

— Si je pouvais bouger, je te donnerais quelques coups de ceinture qui t'enlèveraient toute envie de répéter ces atrocités, lança-t-il à sa fille dans une colère noire.

— Pas des atrocités, père, corrigea-t-elle, faisant fi de la menace maintes fois proférée, mais jamais mise à exécution. Des aspirations. En fin de compte, vous avez déjà veillé vous-même à ce que je ne sois pas vierge le jour de mon mariage. Alors, dites-moi, avant que je ne fasse une

bêtise en vain : est-ce que don Ceferino peut m'obtenir un emploi qui me débarrassera de la pelle ?

Frutos fut horrifié par la froideur de sa fille, et par ce sentiment qu'il en était lui-même la cause. Pour la première fois depuis qu'il avait découvert les douceurs d'Aurora, il fut conscient de ce qu'elle devenait à cause de lui. Ses yeux s'humidifièrent de rage pure, bien qu'il essaye de le cacher en détournant le visage autant que son état le lui permettait.

— Ne le fais pas. Ne t'y avise pas, supplia-t-il en tentant de faire sonner ces mots comme un ordre.

Aurora ne rencontra don Ceferino que plusieurs jours plus tard et ne laissa pas passer l'opportunité. Ce travail la tuait et elle craignait de perdre son avantage dès qu'une autre femme arriverait, plus jolie, avec une poitrine plus abondante et les hanches plus prononcées.

Don Ceferino arriva pendant le service de l'après-midi, alors qu'elle avait déjà commencé à charger le wagon. Il la regarda et, cette fois, Aurora lui rendit son regard de façon provocante. Non pas comme une proie soumise, mais avec un air de défi lancé au chasseur pour qu'il l'attrape.

Le contremaître n'était pas habitué à recevoir une telle réponse à ses regards. Il connaissait la peur ou la supplication, voire le dégoût, mais jamais le défi. Les femmes de la mine avaient besoin d'argent, et lorsqu'il avait des vues sur l'une d'entre elles, elle se soumettait ou se condamnait, elle et sa famille, à mourir de faim. La sensation de puissance que provoquaient les rumeurs qui couraient à son sujet excitait don Ceferino. Il se promenait parfois parmi les charbonnières pour les effrayer, bien qu'en réalité sa réputation dépasse ses exploits réels, car il avait rarement satisfait ses instincts en profitant de sa position à la mine. La première fois s'était produite juste après le décès de sa femme, avec une veuve dont le mari était mort lors de la révolution asturienne. Cette jolie mère de trois enfants s'était présentée à son bureau pour l'implorer de lui procurer un emploi. Son mari